

Brisé Décalé

Nouvelles

Michel N. Christophe

Copyright © 2019 by Michel N. Christophe.
All rights reserved.
ISBN 979-10-359-0706-8
ProficiencyPlus

L'amour soigne

SOMMAIRE

1	L'idée Fixe	05
2	La Mineure	31
3	La Grogne	49
4	Perturbation	65
5	Blues de Banlieue	93
6	L'absence	107
7	L'Amour Frustré	113
8	Le Vent en Poupe	123

L'IDÉE FIXE

LE TÉLÉPHONE SONNA une seconde fois en moins d'une minute. La sonnerie insistante brisa la rêverie de José le réveillant pour de bon cette fois. Il n'allait pas dormir tard ce jour-là. Il en avait été décidé autrement. En tout cas, le soleil rayonnait déjà, réchauffant l'air de la République dominicaine. Il avait fait le déplacement de la Virginie où il vivait jusqu'à sa patrie à quatre heures de vol pour rendre visite à sa mère âgée pendant deux semaines.

— Allô. Bonjour.

— Bonjour, José. Comment ça va ?

C'était l'un des enfants. Il était neuf heures. Esma n'avait aucun scrupule à appeler tôt. Elle respirait bruyamment dans le téléphone, et devait avoir cru qu'il était réveillé. Quoi qu'il en soit, rester au lit après sept heures, ce n'était pas son genre.

— Je vais bien, merci. Et toi ? Pourquoi appelles-tu ?

— Tu nous manques. Tu reviens dans deux jours, n'est-ce pas ?

José fronça les sourcils et se gratta la tête. Qu'est-ce que la petite manigançait encore ?

— Oui, c'est bien ça. Que puis-je faire pour toi, Esma ?

— J'ai montré à maman une maison en ligne. Je voudrais que toi aussi tu la voies et que tu me

promettes qu'au lendemain de ton retour, nous irons la visiter ensemble. Une journée porte ouverte se tiendra ce jour-là. Tu promets ?

— D'accord, nous ferons comme ça. Dis-moi, qu'est-ce qui se passe réellement ?

Esma, 14 ans, et sa sœur Ayse, âgée de 10 ans, étaient les enfants de sa femme, les fruits d'un premier mariage. Brillantes, elles se comportaient comme des princesses préférant se faire appeler « les sultanes de l'Empire ottoman ». Personne ne le réalisait, José les adorait, friponnes comme elles étaient, il les considérait comme ses propres filles.

— Rien. Je suis impatiente, voilà tout. J'ai hâte que tu la voies de tes propres yeux. À dans deux jours alors. Au revoir, José.

— Au revoir, beauté.

Il n'y avait rien que José n'eût fait pour Esma. Aussi précieuse qu'elle fût, elle savait pourtant qu'il ne fallait pas le déranger sans bonne raison.

José roula les épaules et puis sortit du lit. L'appel avait semblé étrange. Esma n'avait jamais interrompu ses vacances auparavant. Et pour quoi ? Pour une promesse insignifiante ! Ce serait la toute dernière fois. Pourquoi sa femme, Emel, avait-elle autorisé un appel international ? Quelque chose clochait ! Bien sûr, ils partiraient tous voir la maison, comme ça, pour le plaisir !

Il secouait encore la tête comme s'il refusait d'accepter l'idée. Il savait qu'Emel, sa femme, était derrière cette histoire. José pressa ses paumes sur ses yeux puis se passa les doigts dans une chevelure ébouriffée. Il avait cherché en vain

à oublier ses difficultés et son train-train quotidien. Malheureux au travail, dégoûté par de maigres perspectives d'avancement à cause d'un supérieur qu'il trouvait toxique, il avait dégoté l'excuse parfaite pour s'enfuir et prendre quelques semaines de répit, seul, auprès de sa mère âgée. Il avait besoin de temps pour mettre ses idées au clair. José s'inquiétait pour Esmeralda, sa valeureuse mère. Rien que de penser à elle, la santé déclinante, vivant seule à 70 ans, loin de ses enfants et de ses autres proches, l'irritait profondément ; une source majeure de stress.

José reconnaissait à peine l'endroit. Ensanche Naco, situé dans la capitale Santo Domingo, sa ville natale, faisait figure de quartier huppé et cosmopolite, un des fiefs de la classe supérieure. Au cours de la dernière décennie, il avait subi une transformation radicale. Les tours résidentielles et les complexes de bureaux très élevés avaient été construits à une vitesse si alarmante que l'augmentation soudaine de la population avait provoqué des embouteillages monstres.

Avant les années quatre-vingt-dix, le quartier était composé de bâtiments de taille basse et de larges maisons familiales. Celle d'Esmeralda était maintenant trop grande pour une personne seule. José se souvenait des jours meilleurs où sept personnes y vivaient : son mari, elle-même, leurs trois enfants, un jardinier bricoleur et la servante, son épouse, celle qui cuisinait aussi pour toute la famille. Esmeralda ne pouvait plus s'en occuper à présent, ou même payer quelqu'un pour le faire.

La maison restait grande, mais elle avait perdu son âme et sa raison d'être. Froide, elle

n'évoquait plus vraiment l'environnement familial chaleureux d'antan. Physiquement, il semblait avoir rapetissé. Il avait l'air différent. Les sons aussi y avaient changé. À part les craquements du bois et le murmure du vent contre les fenêtres, il semblait plutôt calme. Trois des six chambres à l'arrière restaient fermées, à l'abri des regards indiscrets, et hors de l'esprit. Cette découverte suscita en José toutes sortes d'inquiétudes. Un étranger pourrait s'y glisser la nuit pour y dormir à l'insu de sa mère. Les entrées forcées, les cambriolages et les vols à main armée étaient légion sur l'île.

José s'en souvenait. Un nombre considérable de citoyens évoluaient dans une pauvreté abjecte, dans des taudis au détour d'une rue, trop près de leur quartier pour que José se sente rassuré. Longtemps avant le décès de son mari, négligée par sa progéniture dans un pays où ni système national de retraite ni système de santé publique digne de ce nom n'existait, Esmeralda, la *dueña*, comptait sur une foule de parents éloignés et de cousins très jeunes pour une assistance immédiate en cas d'urgence. José était convaincu que, pour la plupart, ils convoitaient une part de son héritage.

Sa sœur aînée avait déménagé à New York avec son mari depuis longtemps déjà. La plus jeune s'était installée à Chicago, et lui, il prenait racine en Virginie. José ne se pardonnait pas sa propre désertion, même si Esmeralda semblait vaillante, et avait le moral. Il était parti trop loin au nord à la recherche d'un emploi et d'une vie

meilleure et se sentait encore coupable. Sa propre mère l'avait poussé à faire exactement ça quand il était plus jeune. Elle voyait bien qu'il n'avait pas le cœur à l'entreprise familiale. C'est une sale affaire que d'exploiter des hommes sans sentiment, et sans merci.

En réponse à l'insistance de leur mère, José et ses sœurs avaient accepté de ne pas revenir vivre sur une île qui ne pouvait accommoder leurs rêves. Pourquoi avaient-ils fait une telle promesse ? Peut-être que leur mère avait voulu en finir avec la canne en s'assurant que la prochaine génération en serait également libérée ? José s'en voulait maintenant. Ses rêves ne s'étaient pas réalisés. L'île pétillait de dynamisme. La croissance y était revenue, apportant richesse et abondance à davantage de professionnels, plus seulement à une poignée de musiciens et de joueurs de baseball. La chaleur ventilée qu'il faisait ne ressemblait en aucun point à la chaleur accablante et humide d'un juillet en Virginie. José était ici chez lui. Finalement.

Après l'appel d'Esma, désirant faire quelques brasses, il se dirigea vers la plage. Après une semaine chargée, passée à gérer ses multiples tracasseries bureaucratiques, à éplucher, de son œil exercé, la paperasserie et les affaires de sa mère, il méritait bien une pause, pensait-il. Il avait passé sa première semaine à régler les impôts, à réconcilier les comptes et à vérifier que les engagements contractuels étaient respectés. Il l'aidait comme son père avait fait avant lui pendant cinquante années. La possession d'une plantation de canne à sucre héritée de son père

dans la partie occidentale du pays générerait beaucoup de paperasserie. Chaque année, selon la rumeur, des dizaines d'*obradoras* haïtiens perdaient la vie là-bas, engloutis par des cannes mutilantes.

Après la baignade, José se dirigea vers son restaurant préféré sur la plage pour y consommer un plat de *pescado frito* épicé, de vivaneau, de haricots rouges, de riz et de plantains frits. Il en redemandait. Une fois sa fringale sous contrôle, il emporta une assiette pour Esmeralda. Il raffolait de la cuisine de son pays qui ravissait son palais comme jamais la nourriture des yankees n'aurait pu rivaliser. Rien en Virginie ne se comparait avec elle. Le pays natal, terrain des jeux de l'enfance reste un lieu sacré. Dans son esprit, la Virginie représentait l'ordre et un état de droit, la République dominicaine, elle, symbolisait la passion et la sensualité. Des choses qui se mélangent mal et ne font pas bon ménage.

Tout lui manquait, la nourriture en premier lieu ; le poisson, le *asopao*, la viande assaisonnée et les fruits de mer de son pays. Dès qu'il le pouvait, il abusait de *batatas fritas*, de liqueur, de mamajuana et de jus tropicaux fraîchement pressés. En deux semaines, il prit des kilos en trop ; du pur bonheur. Revoir sa mère et tout ce qui lui rappelait sa vie d'antan avait cet effet-là sur lui.

Après deux semaines, les papiers, tout était finalement en ordre. La veille du retour en Virginie, il consentait à faire une dernière chose pour sa mère. Chaque fois que son fils lui rendait visite, en bonne catholique, Esmeralda tenait à

honorer une tradition familiale. José l'accompagnerait à la décharge municipale ; un moyen aussi valable qu'un autre de rester pétri dans les bonnes valeurs et de rendre grâce au Dieu miséricordieux qui bénissait la famille, la gardant à l'abri des pires péripéties.

Nombre d'autres familles n'avaient pas eu la chance qu'ils eussent eue. La République dominicaine faisait office d'antichambre de l'enfer pour beaucoup. Ceux qui se nourrissaient des restes, les souffre-douleurs analphabètes, des gens qui rampaient, un cran au-dessus des *gusanos*, des vers de terre, ceux-là mêmes qui faisant face aux pires vicissitudes vivaient de la grande décharge où les ordures de la ville s'engouffraient. José se souvenait d'eux, dans son enfance, ils fouillaient les tas d'ordures, des piles d'objets mis au rebut, à la recherche de quelque article qui valait la peine d'être recyclé ou refourgué.

Ils ne quittaient presque jamais la décharge, malgré la puanteur, craignant qu'on ne dérobe leurs trésors. Des entreprises venaient à leur rencontre et payaient pour les trouvailles les plus récupérables. Des pêcheurs pénitents aussi, en quête d'absolution, anxieux d'apaiser une conscience perturbée, apportaient à ces nécessiteux la nourriture et l'eau fraîche qui leur manquaient. La veille, Esmeralda et José, avec l'aide de quelques cousins téméraires, avaient chargé des packs d'eau minérale, des boîtes de conserve en palettes sur des camionnettes pour les distribuer à la décharge.

« Tout ira mieux à présent », avait déclaré

Esmeralda. « Dieu a entendu mes prières ».

Touché par son acte d'humilité, cette nuit-là, José dormit du meilleur sommeil qu'il avait eu depuis longtemps. Au petit matin, sans perturbations son vol le ramena à la vie qu'il s'était construite en Virginie. Le voyage du retour dura moins de cinq heures. À deux heures de l'après-midi, sa valise retrouvait sa place dans un placard. Dans deux jours, il retournait au bureau, mais préférait ne pas y penser. Sa relation avec le chef adjoint tourna au vinaigre une fois que celui-ci découvrit sa relation avec Emel. Les problèmes avaient commencé pour lui bien avant le mariage. Dépassé par ses souvenirs, José s'effondra sur le lit pour essayer d'oublier.

Rencontrée dans le bureau du chef adjoint, Emel, la petite nouvelle, elle-même, comme l'ensemble du personnel, supportait à peine le vieux grincheux. On s'en rendait compte après seulement quelques minutes, si on prêtait attention. Sur un visage aussi expressif que le sien, les émotions s'affichaient malgré elle. Par conséquent, elle avait fini par prendre l'habitude d'exprimer ses émotions sans filtre. José craignait qu'une telle disposition empêche Emel de trouver grâce aux yeux de la direction. Jamais elle ne pourrait passer pour une politicienne... Elle avait trop de mal à feindre le visage impassible du joueur de poker. José se trompait, pourtant.

Toujours d'humeur à punir quelqu'un, Waldo ne prononçait jamais un seul mot d'appréciation. Il ne faisait pas non plus confiance à ses subalternes. Selon lui, tous aussi incapables les

uns que les autres ; ils refusaient de fournir les efforts qui s'imposaient au bureau. Le vieil homme cherchait des défauts à tout le monde. Rien ne lui agréait de tout ce qui se faisait autour de lui.

Mal à l'aise en sa présence, Emel sentait qu'il chercherait à la mettre en difficulté à la première occasion. La dent qu'il aiguisait contre elle n'obtiendrait satisfaction que lorsqu'il la coincerait. Waldo s'en prenait à elle pour la moindre peccadille. À croire qu'il cherchait à l'écraser de tout son poids ou à la pousser à démissionner. Elle n'avait rien encore eu le temps d'accomplir et rien encore acquis comme expérience au sein de l'entreprise. « Quel était donc le vrai problème ? Essayait-il de lui montrer qui était le patron ? Quelque chose n'allait pas chez cet homme ! Elle était compétente, brillante, agréable et séduisante. Emel disposait de toutes les qualités qu'un employeur pouvait espérer trouver chez une employée. Seul devant elle, Waldo semblait tantôt enjoué, tantôt mi-figue mi-raisin. Il la désirait en secret. C'était probablement ça ! Elle décourageait ses avances avec un peu trop d'entrain.

Par un comportement des plus irrationnels, Waldo trahissait une tension croissante face à José, un véritable malaise intérieur. Lui en voulait-il à lui aussi ? Quand il ne vociférait pas, il restait en retrait, distant, presque timide. José ressentait lui aussi un malaise chaque fois qu'il s'approchait de lui. L'attitude fermée de Waldo affectait l'humeur de ceux qui le côtoyaient. Des

indices à peine perceptibles trahissaient l'ampleur du ressentiment qu'il cultivait pour son jeune supérieur, le directeur du centre.

Selon la rumeur, Waldo aurait convoité le poste de directeur, qu'une source sûre au quartier général lui avait laissé entendre allait naturellement lui revenir. Sauf qu'il fut offert à un candidat plus audacieux et bien plus jeune que lui. On s'était payé sa tête, disait-il. Il gardait le silence au sujet de ce qu'il considérait être une cuisante humiliation ! À part quelques tics révélateurs, il cachait bien son jeu. Pour le moment, il conserverait le poste d'adjoint. Pour survivre au bureau, il adopterait l'attitude d'un grand-père bienveillant. Il ne leurrait personne. Sa frustration qui s'était transformée en rage mal contenue, en l'espace de huit mois, l'avait poussé à produire une douzaine d'excuses pour justifier des absences répétées.

Comme s'il s'agissait d'un jeu, les deux secrétaires qui filtraient ses appels s'amusaient à deviner la prochaine excuse. Elles devinrent légendaires.

— Nous faisons un petit concours pour voir qui recueille l'excuse la plus pitoyable, déclara la plus âgée.

— Je suis presque sûre de gagner, répondit la plus jeune. Il a utilisé l'excuse, « Je me suis fait mal au dos hier en essayant de remettre ma barrière sur ses gonds. Je ne pourrai pas entrer dans ma petite voiture ce matin », oubliant qu'il l'avait déjà utilisée une fois auparavant. Comment celle-là pourrait-elle ne pas être la plus pathétique ?

En quête d'une victoire nette, elles mirent le

personnel à contribution pour désigner un vainqueur.

— Pas si vite. José sera le juge. Que penses-tu de celle-ci ? « Je ne serai pas là aujourd'hui. Après la nouvelle dévastatrice que je n'ai pas été choisi comme chef, j'ai besoin d'une journée à la maison pour me remettre de mes émotions. » Et celle-là : « Je n'arrive pas à réchauffer la voiture ce matin. Je serai donc chez moi aujourd'hui. » Et celle-là : « Je me suis fait mal au dos dans le froid en travaillant sur ma voiture hier. Je serai à la maison avec accès à mes mails. »

— Celle-là est plus drôle, je pense, disait l'autre. « Eh bien, tout ce qui me dérangeait depuis le déjeuner d'hier m'a finalement rattrapé. Je serai absent aujourd'hui. »

Les collègues se joignaient aux délibérations, et elles se chamaillaient de plus belle.

— Que Dieu nous protège si quiconque a une urgence, une raison légitime de manquer des heures de travail comme ce fut le cas pour moi quand les contractions de ma femme se sont intensifiées ; qu'elle a commencé à accoucher, et que j'ai dû m'absenter le mois dernier ! Waldo m'a harcelé et m'a traité de tous les noms au téléphone, comme si j'étais un délinquant. Il a même menacé de me dresser une sanction disciplinaire si je ne revenais pas au bureau dans l'heure qui a suivi. Cet homme aurait envoyé la garde nationale après moi s'il avait pu. Le bureau éclata d'un rire jaune.

José voulait quitter son boulot pour de bon, mais se sentait piégé. Au cours des deux derniers

mois, avant son départ pour la République dominicaine, il avait frisé le burnout. Ouvertement, Waldo reprochait à José de le détester. Il n'en démordait pas, le petit Hispanique lui manquait de respect, et si tout allait mal, c'était à cause de lui. Comme si elle avait été à la recherche d'un allié au bureau, dès les premiers jours de leur rencontre, Emel lui avait tourné autour. Elle avait guetté les occasions de solliciter ses conseils. Un jour, elle trouva le courage de l'inviter à dîner. Il semblait risqué de fréquenter quelqu'un au travail. José aurait pu être un rustre qui l'aurait déshonorée publiquement. Dans un bureau aussi petit que le leur, un rejet public aurait endommagé sa réputation et fait passer pour la dévergondée de service. José accepta l'invitation. Comment la refuser ? Il trouvait Emel aguichante.

Elle l'avait invité chez elle, et s'attarda dans la cuisine plus que d'accoutumée, ce jour-là. Les filles parties chez leur père reviendraient le lendemain soir. Emel cherchait à l'appâter par ses talents culinaires, à l'agripper par le ventre d'abord. Elle aviserait ensuite de la marche à suivre. Disposant d'un flair aigu, elle scrutait ses moindres gestes pour déceler les signes de son intérêt romantique. Trop occupé à boire son vin et à se délecter, José priait pour que le temps se rallonge. Les saveurs s'entremêlaient dans son palais. Il se léchait les babines. Des feuilles de vigne farcies au riz accompagnées de poivrons fourrés de viande hachée, des boulettes de lentilles, et du *kofte*, ces boulettes de viande bien assaisonnées, préparé avec soin rien que pour lui.

Emel s'était donné du mal. José n'aurait jamais pensé qu'elle pouvait être aussi ensorcelante, avec ses blagues salaces ? Le regard langoureux qu'elle posait sur lui l'envoûtait. Comment nier un désir croissant, et résister à autant de sensualité ? Emel avec son chien fou cherchait probablement à le séduire. Si elle désirait abuser de son corps, il se laisserait faire. La température augmentait. José s'évertuait maladroitement à paraître flegmatique, détaché, désintéressé même. Les yeux d'Emel contenaient la promesse d'une volupté sans bornes. Elle le rembobinait jusqu'à elle, et, frétilant comme un poisson hors de l'eau, il se laissait faire. Habile dans tous les domaines qui rendaient une femme désirable, de l'étincelle initiale, elle attisait à présent un feu de paille alchimique qui déclencha une combustion instantanée. Ce soir-là, José et Emel s'embrasèrent enfin !

Une personnalité haute en couleur, suprêmement sûre d'elle, elle incarnait l'exubérance. Il aimait comment il se sentait en sa présence ludique. Embarrassée d'un popotin surdimensionné qui se trémoussait quand elle avançait, à tout instant, elle gardait José rivé sur sa personne, au garde-à-vous. Le parfum de sa chair suffisait à l'exciter. Sans elle pour l'arrimer, il se sentirait bientôt de plus en plus perdu.

Trop en chair pour certains, de taille moyenne, la Turco-Américaine au teint vanillé convenait parfaitement à José. Il la trouvait sublime. Bien dans sa peau, elle resplendissait des mille feux d'un désir inassouissable. Impérieuse, sa personnalité l'étourdissait. Avec

son beau minois, ses courbes et ses lèvres pulpeuses, bâtie pour la luxure, Emel faisait penser à Ashley Graham, un mannequin grande taille. José la considérait comme irrésistible et sexy. Heureux de succomber à ses charmes, il le sentait déjà, elle allait contrôler sa libido et ses fantasmes comme une souveraine de la nuit insatiable.

Emel pouvait passer pour une latina. La première fois qu'il la vit, il la prit pour une femme de son pays et la salua en espagnol. Reine de beauté de l'élite turque elle abandonna sa carrière de diplomate pour suivre Kadir, un immigré pauvre, mais ambitieux, rencontré lors d'une soirée à l'ambassade. Elle avait cru en l'homme et en sa vision.

Après le mariage, grâce aux liens tissés au fil des années, elle aida Kadir à développer l'activité d'import-export qui fit de lui un millionnaire en moins de dix ans. Ensemble, avant que les enfants n'arrivent, ils vécurent la belle vie, firent de nombreux voyages. Dignes du meilleur, rien n'était trop bon pour eux ; les hôtels de luxe, le champagne, le caviar, les voitures exotiques, le faste.

Pour Emel, la vie de glamour et le jet-setting s'arrêtèrent brusquement avec l'arrivée du premier enfant. Pour Kadir, tout continua. Bâtir le nid, la nouvelle préoccupation d'Emel ne lui convenait pas. Il ne faisait que commencer à s'amuser. Ses voyages « d'affaires » l'emmenaient trop souvent à l'autre bout du monde, trop loin pour rassurer Emel. Elle le voulait à la maison, disponible, pour le bien des enfants, disait-elle. Ils

grandissaient si vite.

Dans un club de Ljubljana, à l'occasion de la célébration d'un accord commercial avec des partenaires slovènes, Kadir tomba sur une superbe blonde aux yeux bridés. Une parfaite incarnation du mélange entre l'Orient et l'Occident, un mannequin, pensait-il. La Slave longiligne lui semblait tout droit sortie d'un magazine de mode. Il tomba sous son charme. Le sourire interdit, elle ne répondait pas à ses sollicitations. Désespéré, il se laissa prendre au jeu. Dans les affres d'un désir irréprensible, il ôta son alliance, bomba le torse laissant miroiter les objets coûteux dont il se parait, une chaîne en or massif, une Rolex, des liasses de billets, autant de symboles de son statut. Les jeux étaient faits. Il savait son mariage à Emel condamné.

Arrivée aux États-Unis, il installa la blonde à une dizaine de kilomètres du foyer conjugal, dans un appartement coquet acheté pour abriter leur amour. Interpellé par l'attention et les soins renouvelés de Kadir pour son apparence, Emel le suivit un soir, et découvrit son nid d'amour et la femme qu'il dissimulait au vu et au su de tous, celle à laquelle il se référait comme sa nouvelle conseillère commerciale. L'orgueil ébranlé, se sentant trahie, Emel éclata dans une rage qui lui fit perdre la raison.

Tous ceux qui, comme José, allaient se retrouver dans ses draps souffriraient à cause de ses blessures. La vie lui avait appris à préférer les sacs Louis Vuitton aux fleurs, les fleurs aux cartes ; à rester avec un homme que tant qu'il avait encore les moyens, et jamais quand les

choses se gâtaient. Plus que jamais, à présent, Emel aspirait à un style de vie exclusif, et se servirait des hommes comme Kadir s'était servi d'elle. Un homme, s'il avait besoin de soutien, appellerait sa maman, et pas elle. Le consoler ne faisait plus partie de ses compétences. Elle n'avait que des filles.

Un remariage, dans ces circonstances, ne lui apporterait pas le bonheur. José apprit tout cela à ses dépens, à la dure, et bien trop tard. Célibataire ou mariée, aigrie, Emel ne choisirait jamais plus le bonheur comme objectif de vie. C'était perdre son temps que de courir après une telle aberration ; rien de plus qu'une émotion sans conséquence qu'elle ne savait d'ailleurs pas évoquer. Le vrai bonheur pour elle consistait maintenant à acquérir des objets de grande valeur. José craignait qu'elle se soit trompée de mari.

Seuls les gens heureux faisaient des mariages heureux. Pour les grincheux et les cupides qui s'attendaient à ce que leurs partenaires les réhabilitent, le mariage ne fonctionnait jamais, pensait José. Ce qu'Emel concevait du bonheur exigeait qu'alerte et vigoureux, José la montât interrompant ses ruminations pour satisfaire ses besoins charnels. Elle capitulait alors. Une tigresse dans le lit, elle mettait ses inhibitions au placard.

Alors que le bien-être d'Emel reposait sur des choses concrètes : diamants, vêtements et sacs à main, José rêvait de son île natale, en recherchait les délices, les parfums et la chaleur qui s'infiltraient avec âpreté dans le corps. Il se